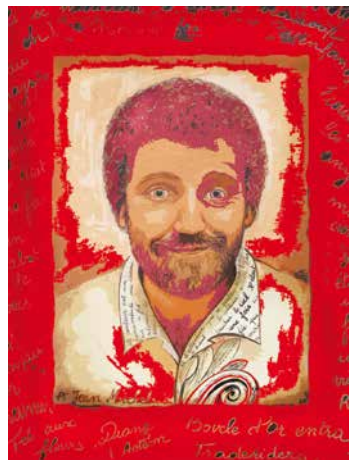


Le soldat de plomb



APRÈS S'ÊTRE LIVRÉ À CET EXERCICE DE STYLE DANS LA CULTISSIME REVUE *DADA*, PUIS POUR LES ÉDITIONS D'ART DU SEUIL, JEAN-MICHEL VAUCHOT REVISITE AVEC SA PAROLE CONTEUSE LES ŒUVRES DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON. « LE SQUELETTE DEBOUT » DU PEINTRE LORRAIN RICHIER-LIGIER EST À SON AFFAIRE DANS CETTE HISTOIRE QUI DÉMARRE À LA SAISON DE LA FAUX. EN CE MOIS D'AOÛT, À L'ÉPOQUE DES GUÊPES, CE SONT LES BALLES QUI VONT BOURDONNER AU-DESSUS DU POILU ENTERRÉ DANS SA TRANCHÉE.

Vu et raconté par Jean-Michel Vauchot, conteur-auteur

Dimanche 2 août 1914

Henri avait vingt ans. Il gagnait et trempait son pain à la carrière dans le jus de pierre, en s'imaginant construire une cathédrale. Le jeune ouvrier apprit ce jour, par le porte-voix du garde champêtre, la mobilisation générale. Le 3 août, il reçut sa feuille de route et le lendemain découvrit, sans surprise, sa panoplie : un képi cabossé, un falzar rouge garance, un manteau bleu, des godillots cloutés, un sac et une arme encombrante. Enfant, lorsqu'il jouait pour de faux à la petite guerre avec ses soldats de plomb, il aimait déjà l'uniforme coloré des grenadiers napoléoniens. « Guerrier ! C'est déjà le costume », avait-il toujours pensé. Le 17 août le journal *L'Intransigeant* titrait « les balles allemandes ne sont pas dangereuses ». Le journaliste précisait : « Elles traversent les chairs de part en part sans faire aucune déchirure. » Aussi le tailleur de pierre partit-il confiant en son avenir telle une figurine militaire jouant éternellement la bataille d'Austerlitz avec un fusil qui fait « Pan-Pan ». Le tourlourou s'engageait pour défendre la patrie et sa femme Rosalie épousée le premier jour d'août. En cinq mois tout serait plié. Son régiment se reposerait à Berlin le jour de Noël.

Apprenti soldat, il découvrit rapidement la « brutalisation » des combats. Le garçon expérimenta très vite l'effroyable efficacité du feu allemand qui le forçait à s'enfouir. L'automne venu, le combattant, baïonnette au canon, dut s'extraire de la boue liquide et grimper l'échelle d'assaut pareille à celle de l'échafaud.

Il s'agrippa à la terre avec ses ongles cassés de fantassin, bondit de sa tranchée et courut se jeter à découvert sous la mitraille dans la toile

« Mon amour,
je serai ton malheur
pour toujours. »

d'araignée des barbelés ennemis. Un jeune lieutenant avait su motiver le pioupiou pour marcher droit et vite : « Si tu fais demi-tour je t'abats. » Henri, héroïque, urina dans son pantalon. L'appelé réalisa ce jour-là que « guerre » voulait dire « mort ».

A voir La Mort de près, à l'attendre chaque jour le trouper avait pris ses traits. Ils étaient comme ces vieux couples qui finissent, mentons affaissés, yeux pochés, joues ridées, par se ressembler.

Avant l'assaut, tous buvaient ensemble le pinard aromatisé à l'éther mais à l'instant du signe de croix chacun ne pria que pour soi.

Henri perçut avant tous les autres le départ de l'obus percutant. Il estima sa trajectoire et sauta hors de la cagna. La tranchée s'éboula, sa raison chancela. Enseveli à mi-corps avec tout son barda, le survivant grattait la terre. Lorsque l'acre fumée se fut dispersée, il reconnut, penchée sur lui, la Grande Faucheuse.

Elle avait l'apparence d'une sculpture étonnamment réaliste. L'œil du burineur reconnaissait la pierre blanche de Tonnerre. Il manquait à la Blafarde un bras, et quelques orteils dont l'un avait été reconstitué au mortier. Lambeaux de chair, tendons et peau enrobaient son ossature. A voir les petits éclats sur les plis de son linceul elle avait dû essayer des éclats d'obus et prendre un pruneau dans le buffet. La Camarde suscita chez le fantassin un double sentiment : d'abord la répulsion, puis très rapidement la fascination.

La Décharnée semblait le comprendre. Depuis plusieurs mois elle le voyait vivre à l'état sauvage. Le mort-vivant mangeait parmi les rats. Chaque pilonnage d'obus ressuscitait par morceaux les dépouilles

Squelette debout en pierre de Tonnerre (120 x 37 cm)
du sculpteur lorrain Ligier Richier (vers 1500-1567).
© Musée des beaux-Arts de Dijon / Photo François Jay

précipitamment enterrées. Les gaspards savouraient prioritairement les lèvres des cadavres à peine refroidis. La Mort l'avait vu épauler son Lebel, viser un Boche avec une joie sinistre et appuyer sur la gâchette en poussant un cri de bête.

La Faucheuse, déesse de la Guerre, sacra Henri roi dans son royaume hérissé de barbelés. Elle portait cette nuit-là son linceul comme un voile de mariée. « Mon amour, lui dit-elle, je serai ton malheur pour toujours ! » La Blême squelettique laissa l'âme affolée et la gueule cassée du poilu errer entre le ciel d'enfer du front et la terre des lignes arrière sans qu'il ne sache jamais s'il était vraiment mort ou vivant.

Henri, chair à canon, poumons moutarde et semelles de plomb connut l'Offensive en Champagne, l'Enfer de Verdun, le Carnage de la Somme, l'Hécatombe du Chemin des Dames et enfin quand la lumière eut fini de reculer sous la fumée des canons : l'Armistice !

Le combattant rentra à la maison où il ne retrouva pas sa jeune mariée. Elle avait perdu patience après quatre ans d'attente dont trois d'infidélité. Le garde champêtre lisait sur la place publique le tableau des objets recueillis sur les corps non identifiés à ce jour et qui reposaient dans des tombes individuelles. L'homme entendit citer deux objets le concernant : un anneau en or gravé Henri et Rosalie le premier août 1914 et un dentier mâchoire supérieure : quatre incisives, une canine, deux molaires à gauche, deux molaires à droite. Le militaire porta sa main gauche dépourvue d'alliance à ses lèvres et comprit devant sa bouche édentée que son royaume de tranchées et barbelés s'était agrandi jusqu'aux ténèbres. A la Grande Guerre le petit soldat de plomb était mort pour de vrai. « Tac-tac-tac-tac », faisait la mitrailleuse allemande.

